

*****DES RAISONS D'AIMER*****

*****Constance J. HAMPTON*****

Volume 3 de la série « Les Héros de Wellington »

Traduction : Marie Anciano

*

Publié par Hermesse James Boekerij – Pays-Bas

ISBN/EAN 9789492397522

MMXIX- IV

*

Ce livre ne peut être reproduit en totalité ou en partie, par polycopié ou tout autre moyen, sans l'autorisation de Hermesse James Boekerij ou celle de l'auteur.

L'émission ou la distribution de copies électroniques de ce livre constitue une violation des droits d'auteur et pourrait exposer le contrevenant à la responsabilité pénale et civile.

*

Droit d'auteur/droits de tous les auteurs/ 2019

Constance J. Hampton, Hermesse James Boekerij

*

Le droit de Constance J. Hampton Jones d'être reconnue comme l'auteur de cet ouvrage a été affirmé conformément aux articles 77 et 78 de la loi de 1988 sur le droit d'auteur, les modèles et les brevets.

*

Avertissement sur le droit d'auteur :

Les livres électroniques ne sont pas transférables. Ils ne peuvent pas être vendus, partagés ou donnés. La reproduction ou distribution non autorisée de cet ouvrage protégé par les droits d'auteur est un crime puni par la loi. Aucune partie de ce livre ne peut être scannée, téléchargée

vers ou à partir des sites de partage de fichiers ou distribuée, de quelque façon que ce soit, via Internet ou tout autre moyen, électronique ou imprimé, sans l'autorisation de l'éditeur. La violation criminelle des droits d'auteur, y compris la violation sans gain pécuniaire, fait l'objet d'une enquête menée par le FBI et est passible d'une peine de prison allant jusqu'à 5 ans, ainsi que d'une amende.

*

Ceci est une œuvre de fiction. Tous les personnages, endroits et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou sont utilisés strictement à des fins de fiction. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou ayant déjà vécu, n'est que pure coïncidence.

*

Tous les droits sont réservés.

.Aucune partie de ce livre ne peut être utilisée ou reproduite à quelque fin que ce soit sans autorisation écrite, sauf dans le cas de brèves citations intégrées dans des articles et des revues critiques.

**

PROLOGUE : UNE MAUVAISE JOURNÉE POUR ELLEN BURROUGHS

Port de Rotherham, 1794.

— Milord ?

Cyril Fairfax, comte de Rotherham, leva les yeux en fronçant les sourcils. Un de ses palefreniers venait de lui apporter son cheval favori sur le quai.

— Capitaine Bouchier ? répondit-il quand il vit le capitaine de la « Comtesse Anna » descendre la passerelle.

— Le jeune homme que voici dit que quelqu'un veut vous voir à l'auberge.

Bouchier désignait un garçon d'environ huit ans qui le suivait.

Cyril fronça les sourcils plus intensément, mais le garçon avait déjà pris les devants et se dirigeait droit vers la seule auberge que Rotherham possédait.

Elle l'attendait dans un salon privé. Quand elle se retourna, il fut choqué et ne put réprimer un hoquet de surprise.

— Ellen ? Mon Dieu, qui vous a fait cela ? Pas...

Il ne s'était même pas rendu compte qu'il l'avait prise dans ses bras jusqu'à ce qu'une très jeune voix s'adressât à lui presque en criant.

— Lâchez ma mère, monsieur.

Il lâcha doucement Ellen, ébouriffée, et se retourna.

Un garçon se tenait là, les poings serrés. Cyril eut une impression de déjà-vu et se souvint de son frère Perry, mort depuis longtemps, prêt à lui donner un coup de poing sur le nez.

— Faites une révérence à Monsieur le comte, Jeffrey ! lui ordonna Ellen d'une voix impérieuse.

Le garçon jeta à sa mère un regard incertain, mais s'inclina vers Cyril en une révérence impeccable.

— Jeffrey ? demanda-t-il à Ellen.

Ellen Burroughs, la baronne de Caversham, hocha simplement la tête et s'assit sur une chaise à haut dossier.

— Mon plus jeune garçon, dit-elle, je m'excuse de vous déranger Cyril, mais j'ai appris que votre navire allait vous déposer ici. Je..., j'ai besoin de...

— Caversham vous a battue ?

Il posa la main sur sa mâchoire qui paraissait noire et bleue.

Ellen regarda ses fils. Tous les trois se tenaient debout en silence près de la fenêtre du salon. En silence et au fait de la chose.

— Il s'est mis en rage après que je lui ai demandé de l'argent pour la nourriture. Cook nous a abandonnés. Il l'a agressée avec un fouet. Elle a dit qu'elle ne voulait pas travailler pour un fou. Il ne me reste plus que le jeune Gareth à la maison, même s'il n'a pas été payé depuis des mois. C'est lui qui nous a conduits ici.

Cyril sentit sa température monter, il bouillait de colère.

— Où est-il ?

Ellen haussa les épaules. Elle portait une robe en coton démodée qui devait avoir vu passer quasiment toutes les neuf années de son mariage avec Guy Burroughs, le baron de Caversham.

— York, probablement. Le pire, c'est qu'il a emporté avec lui tout l'argent que je gardais à la maison.

— Il ne vous reste plus d'argent et qu'un seul valet ? demanda-t-il avec étonnement. Cela entraîna un autre haussement de ses délicieuses épaules.

— Avez-vous mangé aujourd'hui ?

— C'est pour cela que mère nous a emmenés ici ! dit son plus jeune fils qui intervint dans la conversation.

Sans répondre au garçon, Cyril se dirigea vers la porte, l'ouvrit éner-giquement et appela l'aubergiste en criant.

— Comment alliez-vous payer pour cela, si ce n'est en demandant un crédit ? demanda-t-il plus tard, quand ils avaient tous mangé un grand bol de ragoût, du fromage et du pain.

— J'allais mettre mes perles en gage. J'aurais demandé l'aide de ce brave homme. C'est un honnête homme.

Elle faisait allusion à l'aubergiste.

— Vos perles ?

Pas celles qu'il lui avait offertes il y a quelques années de cela ?

Elle baissa la tête.

— Je suis désolée, Cyril.

Elle était sacrément désolée ?

Il ressentit cette ancienne douleur se glisser dans sa poitrine. Damnation, il aurait dû l'épouser dans ces années-là ! Elle ne se serait pas retrouvée dans cette terrible situation, avec comme époux un joueur et un escroc qui bat sa femme.

Il regarda à nouveau le jeune garçon qui avait été assez impétueux pour lui dire d'ôter ses mains de sa mère. Bon sang, le garçon était l'incarnation de Perry !

Il leva les sourcils en la regardant, puis jeta un coup d'œil à l'enfant. Il n'avait que cinq ans, mais était très grand pour son âge. Ellen se contenta de hausser à nouveau les épaules. Certes, on ne pouvait jamais deviner la filiation d'un enfant, même s'il ressemblait tellement à Perry. Caversham était lui aussi grand et blond.

— Écoutez, dit-il, voici ce que nous allons faire... -**

PROLOGUE : LES SOUVENIRS D'ELLEN

Rotherham, 1789.

Elle ouvrit lentement les yeux alors que ses mains caressaient à nouveau ses hanches généreuses.

— Cyril ?

Son sourire devint coquin quand il embrassa ses douces lèvres charnues et souriantes.

— Vous étiez en train de vous endormir, ma chérie, mais je vous veux encore une fois...

Elle porta la main à ses cheveux blond miel qui se dispersaient autour de son visage ovale. — Cyril, murmura-t-elle, nous venons tout juste...vous venez seulement...

Quoi, encore ?

— Eh bien...

Il hésita.

— Peut-être que vous avez raison et que je ferais mieux de rentrer chez moi.

Il envisagea d'aller vite retrouver Annette qui devait probablement accoucher aujourd'hui. Les douleurs avaient commencé ce matin même, mais comme il n'avait toujours pas d'expérience en la matière, il s'était dit qu'elle pourrait bien attendre encore un peu avant de mettre son héritier au monde. La sage-femme ne lui permettrait pas d'approcher de son épouse, de toute façon.

Il supposait qu'il avait été trop impatient de voler cette heure avec Ellen, mais puisqu'ils étaient toujours là tous les deux, pourquoi ne pas en profiter pour monter encore une fois ensemble au septième ciel ? Ellen était la meilleure en la matière. Elle avait toujours été la meilleure.

Il baissa les yeux sur son propre corps qui, pour une raison quelconque, semblait perdre rapidement de son enthousiasme.

Ellen s'assit en lui exposant délibéré-ment ses atouts enjôleurs.

— Qu'y a-t-il ? Ah, vous avez tout à coup hâte de rentrer chez vous près de votre comtesse, n'est-ce pas ? Ne vous en faites pas, mon chéri, les premiers-nés ne sont jamais très pressés d'arriver dans ce monde, pas même le vôtre.

Elle se colla contre lui et caressa de ses mains sa large poitrine nue et ses hanches musclées.

— Sacrebleu ! murmura-t-il, vous êtes ma déesse, Ellen. Regardez comme j'adore votre corps ! Je suis tout à fait prêt pour vous !

Ellen se mordilla les lèvres. Mon Dieu, cet homme s'émoustillait toujours si facilement !

Sa main hésita au-dessus de son membre à nouveau revigoré.

Elle regarda cet homme d'une beauté frappante, celui qui était son amant et son amour d'enfance depuis des années maintenant.

Ses yeux semblèrent passer du gris habituel d'une mer calme au gris ardoise d'une tempête.

— Dites-moi, Cyril, murmura-t-elle, dites-moi pourquoi vous avez permis à Guy de m'épouser. Dites-moi pourquoi vous avez une traînée française enceinte en train de vous attendre en ce moment dans votre très luxueuse maison.

Il ne voulait pas entendre ces paroles amères. Dieu qu'il détestait ça lorsque les femmes faisaient une scène ou le tarabustaient. Il voulait seulement que sa main experte le touchât. Ça ne ressemblait pas du tout à Ellen de le houspiller.

— Doux Jésus, Ellen, touchez-moi et je vous promets de vous dire pourquoi. Allez Ellen... ! Faites-le tout de suite ! J'ai besoin de vous !

Elle le saisit fermement et il tomba à la renverse, en gémissant, sur le petit lit dur. Ah, mais il avait été ravi lorsque son épouse collante était devenue trop avancée dans sa grossesse pour se préoccuper de l'endroit où il passait ses après-midi.

Elle se mit à califourchon sur ses jambes et s'assit tranquillement sur ses cuisses. Il sentit sa douceur sur sa jambe et remua les hanches pour la rapprocher de lui, mais Ellen se contenta de lui faire un pâle sourire, refusant de bouger. — Dites-le-moi maintenant, Cyril. Pourquoi avez-vous épousé cette fille à ma place ?

Oh mon Dieu, la question tant redoutée ! Mais pourquoi les femmes n'étaient-elles pas comme les hommes, contentes de prendre du plaisir de temps en temps ?

Il regarda son visage indigné.

— Je l'ai épousée pour son argent, bien sûr, pour quoi d'autre, Ellen ? Ne m'embêtez pas avec ça, je devais bien me marier un jour, et vous, vous étiez déjà mariée à Burroughs depuis plus de trois ans quand j'ai finalement décidé d'accomplir cette chose honorable.

Ellen lui fit quelques brèves caresses rapides de la main afin de le satisfaire.

— Ellen, ma chérie, je vous en prie, supplia-t-il, laissez-moi pénétrer en vous !

Elle lui fit un large sourire, posa ses lèvres sur lui et l'effleura avec ses dents.

— Qu'y a-t-il, mon bel amour ? Vous ne voudriez pas me faire du mal, n'est-ce pas ? Vous ne devriez pas être fâchée

à cause de Annette, vous savez... aïe, ma chérie,
doucement, doucement !

Elle se lança soudain sur lui, et d'un mouvement rapide, le fit glisser en elle.

Les mains de Cyril se baladèrent sur ses seins ronds qui se balançaient. — Mon Dieu, Ellen Fitzhenry, soupira-t-il, vous me ferez mourir un jour.

— Quel argent ? demanda-t-elle sur un ton sévère, Annette n'avait pas un sou !

Il gémit en tournant la tête sur le dur oreiller rempli de paille. Ses mains cessèrent de bercer ses seins et il fit bouger ses hanches vers le haut avec désinvolture.

— Elle était extrêmement riche, vous ne le saviez pas ? Elle a encaissé chaque penny sur lequel elle a pu mettre la main, en France. Elle a tout vendu : les châteaux de son père, ses terres, absolument tout. Elle m'a acheté, ma très chère, et ceci... est... un... fait... certain !

Ses derniers mouvements fréné-tiques de hanches eurent raison d'Ellen et ils atteignirent l'or-gasme presque en même temps, s'abandonnant totalement à leurs cris puisqu'ils se savaient seuls, tous les deux, dans une mesure éloignée de tout.

Il se recoucha doucement sur l'oreiller, haletant, et attira la tête d'Ellen contre sa poitrine.

— Et maintenant, dit-il d'une voix rauque, toujours un peu essoufflé, de quoi s'agissait-il exactement ?

Sa main se mit à caresser ses longues tresses blondes.

Ellen cacha son visage contre sa poitrine.

— Bon sang, Cyril, je suis à nouveau enceinte.

Sa main s'immobilisa. Il tourna la tête pour la regarder.

— De moi ?

Elle poussa un long soupir résigné.

— Comment pourrais-je le savoir ? Mon époux vient toujours dans mon lit. Il n'a que trente et un ans et est des plus excités, vous vous rappelez ?

Cyril jura entre ses dents et la repoussa loin de lui.

— Je croyais que vous le méprisiez ?

Elle s'assit à côté de lui.

— Et croyez-vous que cela l'empêche de venir dans mon lit ? Détrompez-vous Cyril. Il aime ça, me prendre alors qu'il sait que je le déteste.

Cyril se leva d'un air dégoûté.

— Allons-y, grogna-t-il d'une voix lourde d'une colère contenue, les Tanner devraient revenir d'un instant à l'autre.

Elle se déplaça vers le bord du lit.

— Quand vous reverrai-je ? demanda-t-elle doucement.

Il mit sa culotte et enfila ses bottes.

— Demain, promit-il.

Il ne pourrait jamais se passer d'elle. Elle était son tout premier amour et serait probablement son dernier. Il n'avait jamais compris pourquoi. Le monde était rempli de femmes consentantes, mais Ellen Fitzhenry était ancrée dans son esprit, et dans un autre endroit, depuis très, très longtemps.

Il l'embrassa dans le cou avant de revêtir sa chemise.

— À moins qu'elle ne prenne toute la journée pour mettre l'enfant au monde. Je ne suis pas certain de pouvoir m'échapper des vieilles harpies qui peuplent ma maison actuellement.

Elle était toujours assise sur le lit, dans toute la gloire de sa nudité, lorsqu'il quitta la pièce.

Elle bouillait de colère. Il retournait vers celle-là, n'est-ce pas ? Après toutes ses promesses, il avait permis à son père de la vendre à ce détestable Guy Burroughs, baron de Caversham.

Son père avait voulu se débarrasser d'elle et n'allait pas attendre qu'un homme inconstant la demandât en mariage alors qu'elle pouvait mettre la main sur Guy Burroughs.

Il avait détesté Cyril depuis le début, à cause de sa beauté, de ses manières décontractées et de ses allures de pirate espiègle. Cyril n'était aussi que le second fils du vieux Comte, à l'époque, et Terrence Fitzhenry désirait un titre dans sa famille, un titre qu'il avait trouvé en ce nouveau baron de Caversham qui était jeune, mais dissipé.

Il n'avait jamais exprimé de regret concernant le mariage d'Ellen et de Guy, même après que Cyril eut reçu le titre de comte de Rotherham suite à la mort de son frère Perry au cours d'une bataille en mer.

Terrence Fitzhenry savait que Cyril Fairfax ne lui demanderait jamais la main de sa fille, car il avait reconnu en lui son côté opportuniste, ce qu'Ellen avait toujours choisi d'ignorer.

Pourquoi acheter la vache alors que le lait vous était déjà gracieusement offert ?

Cyril Fairfax poursuivrait son chemin et trouverait fortune, et éventuellement la gloire, où il le pourrait. Il n'avait nullement besoin d'Ellen.

Terrence avait maudit le côté libertin de sa fille, dont la beauté était frappante, et il l'avait casée avec Guy Burroughs qui courait après elle depuis des années.

Cyril n'avait pas osé se montrer pendant une longue durée, après son fichu mariage, jusqu'à ce qu'il revînt au pays avec cette catin française, à l'accent détestable et aux manières doucereuses.

Peu de temps après, il avait avoué à Ellen à quel point son union avec la comtesse française avait été une erreur et elle était tombée dans le panneau... encore une fois.

Si seulement elle pouvait se refuser le plaisir de ces après-midi passés dans la minuscule mesure des Tanner !

Néanmoins, elle savait qu'elle continuerait à voler ces moments à eux jusqu'à ce que son ventre fût devenu trop gros pour qu'elle pût monter à cheval.

— J'aimerais pouvoir vous haïr, Cyril Fairfax ! dit-elle à haute voix.

Au moins maintenant, elle comprenait qu'il y avait eu une dot et qu'il n'avait pas épousé Annette du Plessis par amour. C'était une mince consolation !

Elle s'habilla lentement. Ce soir, elle annoncerait à Burroughs qu'elle était à nouveau enceinte. Peut-être qu'il la laisserait tranquille maintenant et se rabattrait sur une de ses filles de ferme qui ne désapprouvaient pas ses façons cruelles au lit, ou peut-être qu'il retournerait à York auprès de ses prostituées. Elle voulait avoir un long répit, loin des manières brutales de son mari.

Une fois sortie de la cabane, elle détacha son cheval et regarda le soleil.

Il était tard, les enfants seraient réveillés lorsqu'elle arriverait chez elle.

Elle se mit en selle et soupira. Elle aurait pu dormir dans les bras vigoureux de Cyril pour toujours. Ce nouveau bébé lui prenait déjà toute son énergie.

Ses pensées se tournèrent vers Annette du Plessis qui, en ce moment même, devait être en train d'accoucher en hurlant.

Bonne chance à vous, comtesse, pensa-t-elle sombrement. Vous l'avez acheté avec votre or, mais cela n'a pas pu l'empêcher de coucher avec moi, alors que vous êtes en train de vous tordre de douleur à cause de l'enfant qu'il a mis dans votre ventre.

Le monde est cruel, n'est-ce pas ?

-**

PROLOGUE DE KIT BRONDEMEIRE

Londres, 1807.

— Mon Dieu, Kit ! Vous êtes toujours là ?

Anthony, marquis d'Andover, se laissa tomber à côté de son frère, sur le canapé de la salle d'attente du bordel.

— Je ne crois pas qu'il ait l'intention d'aller où que ce soit, si ce n'est à l'étagé pour y refaire un tour, dit une voix lascive.

Tony regarda John Montgomery, marquis de Lorna et Kintyre, qui était tout débraillé et avachi sur un immense fauteuil bergère.

— Il attend que Broadhurst re-vienne. Il se fait que ce soir, ils ont jeté leur dévolu sur la même fille, déclara Montgomery tout en bâillant et en prenant son verre de brandy, ils ont joué à pile ou face pour savoir qui l'aurait en premier, et le perdant est toujours là-haut.

Tony fronça les sourcils en direction de son frère qui était de grande taille et avait les cheveux blond foncé.

— Ne devriez-vous pas être chez vous, près de votre nouvelle petite femme ? Je crois comprendre que vous avez reçu l'ordre de vous rendre à Southend dans quelques jours ?

Kit haussa nonchalamment une épaule.

— Chez moi ? Pour quoi faire, Tony ? Je pense que les quelques rares fois où j'ai été autorisé à l'approcher de moins de cinquante centimètres, je n'ai fait que tirer à blanc. De toute façon, la petite Lady Brondemeire est indisposée sans arrêt depuis des semaines, si vous voulez tout savoir. Si vous désirez un héritier pour Andover, vous feriez mieux de bouger votre cul minable et de retourner près de Pamela.

Tony s'adossa au siège et fronça à nouveau les sourcils. Pamela avait accouché d'une fille plus tôt dans l'année et prétendait ne pas être prête à reprendre ses devoirs conjugaux. Il savait que sa jolie petite femme boudait.

Il soupira.

C'était une belle pagaille qu'il avait semée là ! Pour commencer, il n'aurait jamais dû l'épouser. Il aurait dû être plus malin et ne pas tomber amoureux, à l'âge de trente-deux ans, de la petite sœur de Devon Broadhurst !

Elle était d'une telle beauté, à dix-huit ans, éthérée et innocente. Le vieux dépravé qui était en lui était tombé désespérément amoureux d'elle. La colère de son père face à son idiotie n'avait fait que l'encourager. Il l'avait tant désirée, cette belle petite innocente qui était devenue l'élue de son cœur.

Finalement, son bonheur con-jugal n'avait duré qu'un mois, jusqu'à ce jour fatidique où son père mit un pistolet dans sa bouche et appuya sur la gâchette, après avoir perdu la dernière partie aliénable de ses biens au profit des usuriers qui tournaient autour du Marquis dissipé depuis des années. Il n'était pas seulement un fanatique des tables de jeu, mais il était aussi dépendant à cette substance qui venait tout droit de Chine et que beaucoup d'autres hommes comme lui mangeaient et fumaient dans les sinistres maisons de jeu de Londres.

Pamela Broadhurst ne lui avait pas apporté la moindre Livre, lorsqu'elle l'avait épousé dans la chapelle du château délabré d'Allington, la demeure de son père, le comte d'Allington.

Tony, en proie à son amour pour elle, ne s'était pas inquiété le moins du monde du fait qu'elle était pauvre, car à ce moment-là, il ne se rendait pas compte que son père

avait entamé son ultime descente vers la déchéance, entraînant avec lui dans l'abîme tout ce qui avait une quelconque valeur matérielle.

Avant de tomber terriblement amoureux de Pamela Broadhurst, Tony était trop occupé à courtiser la fille du Roi, espérant que le vieux monarque n'aurait aucune objection à avoir pour gendre un futur marquis du royaume.

Quelle idiotie de sa part !

Il ne savait toujours pas avec certitude si la petite princesse n'avait pas fait que lui donner de faux espoirs.

C'était sans importance de toute façon. La princesse avait succombé à une infection pul-monaire, en laissant derrière elle une traînée de ragots qui disaient que sa maladie avait été provoquée par la vérole que le fils du médecin royal lui aurait transmise de la bonne vieille façon. Pour l'amour de Dieu, il n'avait même pas été autorisé à lui donner un baiser sur la main, mais ce sale porc de basse classe l'avait séduite et avait partagé son lit !

Tony s'était alors tourné vers d'autres horizons. Cette fois, il s'agissait de la sœur d'un duc du royaume, mais on lui avait bien vite expliqué que Lady Sophia Grey avait décidé de s'opposer à la volonté de sa mère défunte qu'elle fit un bon mariage, même si elle aimait beaucoup Tony Andover, héritier d'un marquis, et ceci par dépit et par haine envers cette mère égoïste et égocentrique.

Quand il tomba amoureux de la jolie sœur du meilleur ami de son frère cadet, sa dévotion soudaine pour la fille d'Allington sembla lui embrumer l'esprit au point qu'il ne prit pas conscience des terribles événements qui menaçaient la santé mentale de son père et le bien-être de la famille. Il balaya le bordel du regard, admirant les tentures resplendissantes et les meubles onéreux.

Bon sang, il avait bien mérité sa nuit avec une prostituée de luxe ! Il travaillait toujours dur, toujours, en espionnant et en manipulant, en complotant et en dupant. Car il voulait tout récupérer, tout et encore plus : la richesse, le pouvoir, le respect du Roi, tout.

Il fronça encore une fois les sourcils.

Le fait que son père eût détruit la fortune des Andover avait creusé des ornières profondes dans son esprit, des ornières qui avaient pratiquement anéanti tous les sentiments qu'un homme pouvait éprouver pour son épouse, celle qu'il avait mariée par amour et qu'il méprisait maintenant parce que tout ce qu'elle lui avait apporté n'avait aucune valeur. Sa beauté ne pouvait remplir ses coffres et sa douceur l'avait désertée après tant de heurts et de querelles.

Des ornières qui avaient eu raison de ses derniers sentiments de tendresse envers sa mère, qu'il avait tant aimée autrefois. Maintenant, elle n'était plus qu'une folle furieuse qui effrayait terriblement sa petite fille.

Des ornières qui avaient déjà commencé à gâcher les derniers bons sentiments qu'il semblait avoir : son amour pour son frère cadet qui allait bientôt le quitter pour être soldat sur le continent.

De sombres pensées se mirent à tourbillonner dans sa tête. Ces dernières années, il avait eu la malchance du diable, et maintenant, il se demandait s'il en verrait un jour la fin.

Une femme avisée lui avait dit que cela ne finirait jamais, pas pour lui, pas tant qu'il considérerait l'usage de ses pouvoirs obscurs comme la seule manière de survivre dans ce monde.

Esméralda, la belle diseuse de bonne aventure, représentait aussi la quintessence d'un de ses plus sombres vices. Il n'avait jamais rien entrepris d'important sans qu'elle n'eût

au préalable consulté les cartes afin d'examiner ses chances pour le futur. Il avait été assez pervers pour payer ses efforts avec son corps. Elle ne voulait jamais d'argent, mais seulement qu'il l'« aimât » phy-siquement, et maintenant, Tony n'osait présumer ce que cela avait fait de lui.

Il grinça des dents. Qu'allait-il arriver s'il continuait à commettre les mêmes erreurs tout au long de sa vie, à faire ce qu'il ne fallait pas pour arranger les choses ?

Il observa John Montgomery en fronçant les sourcils. Le marquis de Lorna était marié depuis maintenant plus de trois ans, mais il n'y avait aucune rumeur annonçant que son épouse était enceinte. Comme si elle avait la moindre chance de l'être alors qu'elle vivait à Édimbourg et que lui jouait le goujat à Londres !

Sur son lit de mort, sa mère avait forcé la main de son père, le duc de Rothford. John n'avait que douze ans à l'époque et la jeune fille mettait encore des couches. John n'avait jamais vraiment compris pourquoi sa mère avait voulu qu'il épousât cette fille, jusqu'à ce qu'il découvrit par hasard, qu'elle était la descendante d'une des aventures que son grand-père maternel avait eues en Écosse. Sa mère désirait qu'il épousât la gamine afin de ramener la petite-fille de son père dans la très haute société de Londres.

Qui pouvait mieux servir à cette fin que le second fils qui ne serait jamais l'héritier et dont le frère, le prochain duc de Rothford, jetait apparemment sa gourme où bon lui semblait. Comme la vieille duchesse avait eu tort ! Randolph préférait de loin la compagnie de beaux jeunes hommes à celle des femmes, même s'il était connu qu'il ne refusait pas d'avoir des rapports sexuels avec elles non plus. Il avait simplement toujours évité le mariage.

Il semblait maintenant que l'avenir du duché de Rothford allait tomber entre les mains d'un débauché qui couchait avec toutes les femmes qu'il pouvait avoir, excepté sa propre épouse.

Tony sortit son mouchoir et se moucha.

Bon sang, y avait-il des lys dans ce bordel ? Il était toujours pris de crise d'éternuement quand ces fleurs étaient quelque part autour de lui.

Il dévisagea son jeune frère qui semblait s'être assoupi sur son siège.

Kit avait récemment épousé Julia Fortescue, mais Tony doutait de la prospérité de cette union, vu que Kit se prélassait toute la nuit dans un bordel. Au moins, avec l'argent de Julia, il pouvait s'offrir des prostituées de luxe, quoique cela ne semblât pas rendre Kit plus heureux.

Tony se moqua en silence.

Kit était trop beau pour le salut de son âme, avec ses quelques centimètres en plus que lui, sa chevelure ondulée en bataille et ses yeux bruns trompeurs, qui promettaient une tendresse qu'il ne donnait jamais. Il arborait de longs membres musclés et une large poitrine. Il n'avait qu'à regarder une femme dans les yeux pour qu'elle se couchât devant lui, relevât ses jupes et l'invitât en ouvrant ses jambes.

Tony présumait que Kit était seulement là parce que quelqu'un serait susceptible d'aller murmurer les détails de ses débauches aux oreilles indignées de sa femme acariâtre. Tony savait que Julia Fortescue se pincerait les lèvres et irait dire à son père, sur un ton sinistre, de ne pas transférer leur allocation mensuelle à la maison de la rue Lancaster, mais de la garder plutôt dans un endroit secret afin que son

mari, qui fréquentait les prostituées, ne profitât pas de cette partie vénale de leur mariage.

Cependant, la vengeance de Julia serait de courte durée car Kit possédait un gros compte en banque depuis le jour de leur mariage et il n'avait nul besoin de puiser dans l'allocation du ménage pour se payer une prostituée. La porte du boudoir s'ouvrit et un jeune enseigne entra sur la pointe des pieds.

Kit se réveilla et le regarda, les yeux entrouverts.

— Que faites-vous ici Montague ? demanda-t-il en bâillant, ne me dites pas que vous me cherchiez !

Le garçon ne devait pas avoir plus de seize ans, songea Tony en observant le jeune enseigne vêtu de l'onéreux uniforme rouge des Hussards de Sa Majesté. C'était le jeune demi-frère de Basil Montague, le riche marquis de Ware.

L'enseigne jeta un coup d'œil avide aux hommes qui étaient tous à moitié endormis, affalés dans les luxueux fauteuils de cuir du bordel. Son regard s'attarda avec envie sur les escaliers ornés de tapis rouges somptueux qui menaient là-haut, vers les chambres du plaisir.

Kit se gratta le cuir chevelu sous sa perruque d'officier. Il se demanda s'il n'y avait eu des poux sur les coussins qui se trouvaient sur le lit de plume de Pauline, la femme qu'il avait choisie pour cette nuit. Elle était très demandée ces derniers temps et était autorisée à recevoir un nouveau visiteur toutes les heures, afin de ne pas perdre de rentrée d'argent avec les dormeurs. L'un d'entre eux avait sans aucun doute dû amener la vermine de ses cheveux crasseux sur les oreillers de Pauline.

Kit détestait les poux, ainsi que toute autre vermine. Il devrait demander à son ordonnance d'examiner ses cheveux attentive-ment dès qu'il serait de retour à son logement, sans

quoi il passerait les prochaines nuits à se gratter et à ne pas pouvoir fermer l'œil.

Il jeta un regard amer au jeune enseigne. Sans doute y avait-il eu un changement d'ordres qui l'empêcherait de dormir dans les appartements de Tony, près de Grosvenor Square. Ils étaient d'un luxe merveilleux comparés aux baraquements militaires froids et spartiates de Londres, où il devait partager une couchette avec Barry Armonk, un lieutenant du Cinquième.

Il avait quitté sa propre maison de la rue Lancaster depuis plusieurs jours, sans l'intention d'y retourner, après la dernière altercation humiliante qu'il avait eue avec sa femme.

Kit soupira bruyamment. Cela aurait été agréable si son mariage avait pu apporter un peu de paix et de calme dans sa vie. Il était terriblement inquiet et stressé depuis que son père avait décidé de mettre fin à ses jours en utilisant un des meilleurs pistolets Manton de Tony.

Cela avait été bouleversant de voir le chaos que son père avait semé par ses derniers actes dans ce bas monde.

Kit avait vu son frère bienaimé changer, le charmant débauché malicieux qu'il était se transformer en un seigneur du royaume dur, déterminé et sans scrupules. Il avait dû supporter de voir sa mère adorée devenir presque folle. Il avait vu ses chances d'avoir une vie tranquille dans son propre vicomté de Brondemeire réduites à néant, lorsque la famille Andover s'était retrouvée dans le dénuement.

— Les ordres ont changé, monsieur, dit David Montague précipitamment, le lieutenant Armstrong m'a demandé d'insister pour que vous reveniez au plus vite. Il a dit que vous deviez amener les hommes à Southend à six heures, monsieur.

Kit se leva en chancelant.

— Bon sang, marmonna-t-il, cela me laisse peu de temps pour dormir, n'est-ce pas ?

Il jeta un coup d'œil vers l'escalier, en prêtant une oreille attentive.

— Broadhurst est toujours là-haut. Vous feriez mieux de l'avertir lui aussi ! Deuxième porte à droite, si vous voulez bien, enseigne Montague ! Il regarda l'enseigne se précipiter dans l'escalier et esquissa un sourire. — Cela pourrait être très éducatif pour notre petit Montague, dit-il en plaisantant. Il saisit son tricorne qui se trouvait sur le canapé, rajusta son uniforme, prit une dernière gorgée de son brandy et salua d'une petite révérence les deux hommes qui étaient en sa compagnie dans le petit salon. — C'était un plaisir messieurs, dit-il d'une voix traînante, je repars à la guerre ! Gardez ce fort à ma place ! Il ne pouvait dire si c'était un regard moqueur ou inquiet que son frère lui jeta. Il haussa les épaules en posant son chapeau sur sa tête et en l'inclinant sur le côté pour se donner un style. À compter de ce jour, Tony se retrouverait seul, car de toute évidence, Kit Andover partirait pour une vraie guerre, Dieu merci !

_**

PROLOGUE D'ANTHEA FAIRFAX

Caversham, 1811.

Anthea frémit lorsque, de ses doigts boudinés, il lui glissa l'alliance à l'annulaire.

La mariée est sur le point de défaillir, pensa-t-elle, lorsque sa bouche humide aux lèvres épaisses s'avança brusquement vers la sienne pour lui donner le baiser qui allait sceller son mariage.

Elle essaya de ne pas avoir un haut-le-cœur lorsque l'odeur de moisi qui se dégageait de sa grosse bouche atteignit ses narines. Il n'avait même pas pris la peine de se laver le jour de son propre mariage ! À distance, elle observa ses quelques dents noires lui faire un sourire et se dit qu'il aurait dû en avoir plus que ça, même à l'âge avancé de cinquante-cinq ans, s'il y avait seulement fait un peu plus attention.

Ce fût seulement alors qu'elle s'évanouit, glissant doucement sur les dalles qui recouvraient le sol de l'église. Elle reprit connaissance dans le presbytère où elle était allongée sur le vieux canapé défraîchi de Mme Mulhand.

Mme Mulhand était en train de remplacer un chiffon humide tiède par un autre ne semblant pas plus froid.

— Est-ce vrai alors ? demanda Anthea, suis-je maintenant mariée à... à Guy Burroughs ?

Mme Mulhand lui fit un sourire édenté.

— Et c'est un bon mari que vous avez là, Lady Anthea. Laissez-moi l'appeler. Il était très inquiet lorsque vous vous êtes évanouie.

Anthea hocha la tête.

— Où sont passés mon père et mes sœurs ?

Mme Mulhand se gratta la tête. Anthea regarda sa main sale qui avait rassemblé des choses innommables lorsqu'elle

la sortit de son bonnet de fête crasseux en dentelle. Elle espérait que la femme du pasteur n'hébergeait aucune bestiole qui pourrait facilement sauter dans sa propre chevelure. C'était déjà assez pénible comme ça d'avoir épousé un pou aujourd'hui, elle n'avait pas envie d'attraper, en plus, des petites bêtes du genre à donner des démangeaisons.

— Je crois qu'ils sont allés au banquet, répondit joyeusement Mme Mulhand.

Anthea se leva lentement du canapé. Elle avait la tête qui tambourinait.

— Oh, s'exclama Mme Mulhand, vous avez sali la dentelle de votre jolie robe !

Anthea haussa les épaules. Le sol de l'église n'avait probablement pas vu l'eau ni le savon depuis la dernière visite de Cromwell, qui était venu prier au cours de son voyage vers le Nord.

Mme Mulhand s'approcha d'elle avec un mouchoir pas trop propre.

— Laissez-moi vous aider à essayer cela, Lady Anthea. Anthea lui fit signe de s'éloigner.

— Non, non! dit-elle en tentant de reculer face à la femme trop obligeante, je dois rejoindre la noce.

Mme Mulhand s'entêta et saisit le dos de la robe de Anthea. Elles se figèrent toutes deux en entendant le bruit du tissu qui se déchirait.

— S'il vous plaît, ne vous donner la peine, Mme Mulhand.

Elle se précipita vers l'extérieur en se demandant pourquoi ses sœurs et son père ne l'avaient pas attendue.

Un homme imposant se tenait dans l'allée de l'église. Il était vêtu de ses « plus beaux atours » : une redingote violette et un gilet brodé rouge et bleu sur une culotte

désuète mauve qui devait certainement sortir du siècle dernier.

Son visage était gros, rond et rougeaud. Il portait une perruque grise avec des boucles rigides. Son ventre était proéminent et ses bas absolument cras-seux.

Regardez mon mari, pensa Anthea. Oh père, comment avez-vous pu me faire ça ?

— Vous voici, ma chère !

Il avait le regard méchant mais essayait de paraître jovial devant Mme Mulhand qui l'avait suivie dehors. Outre ses dents pourries, elle pouvait maintenant sentir l'odeur du brandy dans son haleine, ce qui améliorait considérablement sa puanteur corporelle.

Caversham lui tendit moqueusement son bras.

Elle le prit et frissonna quand elle crut apercevoir quelque chose bouger sous sa perruque, près de son oreille. Elle se demanda si elle n'allait pas s'évanouir à nouveau lorsqu'elle détecta son accablante odeur corporelle au moment où il bougea son gros bras.

— Les invités sont déjà partis prendre le repas de noces. Pressons le pas, ma chère.

Lorsqu'ils furent dans son carrosse, il saisit sa manche. Elle posa les yeux sur sa main sale et ses ongles noirs, essayant de ne pas frémir de façon trop visible.

Il approcha son visage rougeaud près du sien, ses petits yeux porcins étroitement plissés.

— Pourquoi vous êtes-vous évanouie ? demanda-t-il sévèrement, vous a-t-il engrossée ?

Elle était trop stupéfaite pour s'écarter de lui.

— N...non, bien sûr que non ! marmonna-t-elle en se demandant si elle n'allait pas vomir sur sa culotte déjà sale, je vous l'ai dit, il ne m'a pas touchée.

Sa main remonta sur son corsage et empoigna un sein orné de dentelle.

— Je vous prendrais ici et sur-le-champ, si ce n'était pas si sacrément inconfortable, dit-il avec un regard lubrique, vous ne perdez rien pour attendre, jeune fille... !

Anthea savait que perdre à nouveau conscience dans le carrosse ne la protégerait pas de ses mains sales. Elle regarda par la fenêtre crasseuse du véhicule durant le trajet vers sa nouvelle demeure, se forçant à respirer légèrement afin de ne pas succomber à son odeur infecte.

Lucy s'affairait silencieusement dans la chambre qui serait celle de Lady Anthea Burroughs, la seconde baronne de Caversham.

Anthea se redressa et s'appuya contre la tête du somptueux lit en chêne. Elle portait une chemise en dentelle s'ouvrant par devant.

Lorsque Lucy émit un son étouffé, Anthea la regarda d'un air interrogateur.

— C'est la crasse de cet endroit..., souffla Lucy en arborant un sourire d'excuse, je n'ai jamais vu une maison aussi sale dans ma vie !

Anthea ne voulait pas y penser, elle refusait de remarquer quoi que ce fût concernant ce qui l'entourait. Sa nouvelle carrière en tant que maîtresse de maison, aussi sale fût-elle, ne commencerait que demain, et elle savait qu'elle aurait du pain sur la planche.

— Il est trop tard pour s'en occuper maintenant, Lucy, dit-elle, nous devrions être contentes que j'avais prévu d'apporter mes propres draps de lit, quoique...

Elle eut un frisson.

Cet homme sale, qui était maintenant officiellement son époux, viendrait la retrouver ce soir et souillerait son corps, ainsi que son lit. Elle eut envie de vomir une fois de plus.

Elle eut un hoquet de surprise lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit violemment.

Ce fut un Lord Caversham très ivre qui trébucha en entrant dans la pièce. Pour lui faire une farce, ses amis lui avaient ôté sa culotte, ses chaussures et ses bas. Une partie de son ventre blanc et velu apparaissait sous son gilet. Une verge violacée et charnue jaillissait du nid de poils gris qui gisait sous sa bedaine et semblait pointer directement vers une Anthea dégoûtée.

Ce n'est pas le moment de s'évanouir, pensa Anthea, en panique pour la vingtième fois de la journée.

Lorsque son époux tituba vers la gauche de son lit, elle sauta de l'autre côté. Il chancela vers elle.

— V'nez ici femme, marmonna-t-il, vous ne pourrez pas vous cacher, je vous le dis.

Anthea courut derrière un grand fauteuil et vit Lucy s'échapper par la porte donnant sur le cabinet de toilette.

— Lucy, cria-t-elle, ne me laissez pas, que diable !

Son mari s'approcha lentement du fauteuil.

— J'aime quand une femme a du cran, marmonna-t-il, j'aime...

Son visage rougeaud perdit soudain toute couleur. Il haleta, s'efforça de garder l'équilibre et s'écrasa sur le fauteuil, le visage en premier.

Anthea se tenait debout, immobile, derrière le fauteuil, une main sur la bouche pour essayer de s'empêcher crier.

Elle recula avec précaution. Peut-être que Lord Caversham lui faisait une farce stupide.

Mais quelle était cette odeur infecte ?

Lorsqu'elle posa les yeux sur le gros derrière nu de Lord Caversham, elle réalisa d'où venait cette puanteur.

Elle se précipita vers le cabinet de toilette, saisit un vieux pot de chambre qui sentait mauvais, et vomit tout ce qu'elle avait dans l'estomac.

Lucy lui apporta un mouchoir humide pour qu'elle s'essuyât la bouche.

Anthea l'utilisa, le chiffonna et fut prise d'un fou rire hystérique.

— Sauvée Lucy, dit-elle dans un hoquet, je suis sauvée. Mon mari estimé et pourri est aussi mort qu'on ne peut l'être !

—**

Chapitre 1 : MANIPULATIONS

Londres, Carlton House, 1814.

Lorsque la femme se précipita dans l'antichambre, un valet apparut devant elle.

— Il ne doit pas être dérangé, annonça l'imposant valet en la regardant de toute sa hauteur.

— Je dois le voir, brailla-t-elle, tirez-vous de mon chemin, espèce d'idiot !

Deux mains puissantes lui saisirent les épaules par derrière.

— Je ne crois pas ! Cessez de vous ridiculiser !

Le grand homme la saisit par la taille et essaya de la forcer à faire demi-tour et à s'éloigner de la porte qu'elle était déterminée à ouvrir.

Elle se retourna pour le gifler, mais lorsqu'ils se retrouvèrent face à face, elle baissa la main.

— Oh, c'est vous...

— Oui, c'est moi, grogna-t-il, allons-y !

— S'il vous plaît, je dois le voir, supplia-t-elle.

Il poussa un long soupir.

— Ne soyez donc pas si ridicule ! Il en a terminé avec vous et vous le savez. Contentez-vous d'accepter ce qu'il vous offre et passez à autre chose, pour l'amour de Dieu !

Elle le regarda avec des yeux méfiants.

— Qui est avec lui ?

Il l'accompagna hors de la pièce, ignorant les regards triomphants des valets de pied.

— Molly Sugden.

Son visage s'enflamma.

— Pas cette grosse vache !

Il haussa les épaules.

— C'est une femme à part entière qui est amusante et ne crée pas de problèmes. Exactement comme il les aime, surtout si elles ne peuvent pas parler de politique avec lui. Nous en avons déjà discuté auparavant.

Elle sourit faiblement, en tirant sur sa manche qui s'était relevée lorsqu'il lui avait fait faire demi-tour.

— Je ne suis pas une très bonne élève, n'est-ce pas ?

Il l'attira contre lui en lorgnant son décolleté très profond.

— Nous vous trouverons quelqu'un d'autre, murmura-t-il, il a tous ces frères qui seront heureux de tenter leur chance, maintenant que vous êtes libre.

Il palpa la lettre pensivement.

Ainsi, il avait finalement suivi son conseil et se chercherait une autre fiancée, maintenant.

Il entendit un bruissement derrière lui et posa rapidement un livre sur la lettre.

— Je vais demander à Mowbray de héler un fiacre pour vous, dit-il sans regarder la femme, j'ai plusieurs choses à faire qui ne peuvent attendre.

Elle tapa du pied avec colère.

— Ce n'est pas une façon de me traiter, espèce de débauché égoïste.

Il se retourna et lui fit face.

— Que puis-je vous offrir de plus que l'usage de mon corps ? demanda-t-il en esquissant un sourire sarcastique.

Elle souffla et se tourna vers la porte.

— C'est plus que ce que vous obtiendrez auprès de lui, lui cria-t-il.

Il se renfrogna et retourna à la lettre. Cette fille stupide l'avait mis en colère, alors qu'elle ne représentait rien pour

lui, rien ! La femme qui pourrait briser son armure actuellement n'était pas encore née !

Quelqu'un avec des cheveux blond cendré et argenté et des yeux tout aussi argentés lui vint à l'esprit. Bon d'accord, elle était déjà née, mais celle-là, il ne pourrait jamais l'avoir, pas maintenant qu'il était marié à une jeune femme qui vivrait probablement jusqu'à cent ans.

Il se leva pour allumer une autre chandelle et se rassit à son secrétaire.

— Nous devons bien faire les choses cette fois, marmonna-t-il en se passant la main dans les cheveux, pas d'erreur avec celle-ci !

Il prit la lettre qui lui avait été délivrée lorsqu'il était rentré chez lui en revenant de sa loge à l'opéra.

Ah, ces vautours allaient payer. Rien n'était plus attrayant qu'un paquet de billets de banque entre les mains d'un homme démuné qu'on faisait chanter.

Il fit un large sourire en relisant la missive. Les plus désespérés étaient toujours les plus faciles à manipuler, et celui-ci était plus que désespéré. Eh bien, il pourrait attendre. Il avait déjà fait du chantage auparavant, et ce n'était pas près de s'arrêter, pas avant que cet imbécile ne se mît à baiser sa femme plutôt que des garçons.

Il posa sa main élégante sous son menton en réfléchissant à son entreprise la plus rentable.

Quel dommage pour Smythe ! Il détestait partager une commission avec qui que ce fût. De toute façon, cela avait été son idée depuis le début. Smythe était tombé dans un lit de plumes. L'annulation de mariage qu'elle avait demandée avait été débattue à la Chambre, et il pourrait tirer profit de cela immédiatement. D'un autre côté, il craignait de ne

pouvoir annuler l'enchère actuelle sans l'ingérence de Smythe. Si Brondemeire devenait suspicieux et commettait un acte stupide ou inconsideré, ils auraient un sacré problème. Brondemeire ne devait pas savoir qu'il avait marié une femme fraîchement sauvée de l'encan, parce que son frère voulait à tout prix qu'il épousât celle-là. Il y avait trop d'argent en jeu. Il ne pouvait pas commettre une autre erreur comme celle du contrat concernant la sacrée gamine Fortescue.

Il s'adossa à sa chaise en fermant les yeux. Il savait qu'il devrait vivre avec quelques-uns des choix qu'il avait faits dans sa vie, même s'il valait mieux les abandonner dans les plus profonds recoins de son esprit. Cette foutue Julia Fortescue en faisait partie.

Il examina ses mains. S'imaginait-il toujours qu'il y avait du sang dessus ? Quelle absurdité ! Il regardait ses mains bizarrement depuis qu'il avait assisté à une représentation de Mac Beth au Théâtre Aldridge. Il secoua la tête, dégoûté. Quoi qu'il eût fait, cela ne lui servait absolument à rien d'y repenser.

Après le départ de Kit pour le continent, il avait recherché la compagnie de sa femme, à demi citoyenne.

La jeune fille s'était tout d'abord méfiée de lui, mais ses manières élégantes et décontractées avaient suscité en elle une adoration ridicule. Elle était sans conteste une chasseuse de titre, tout comme son père marchand et sa mère tout à fait ordinaire.

Il avait dû user de beaucoup de patience afin de l'entraîner vers la soumission, mais au moins, par la suite, elle était devenue aussi malléable que de la cire. Brondemeire n'avait simplement pas compris comment s'y prendre avec elle. Il était sans doute trop « gentilhomme » pour frapper sa

femme, mais c'était ce qu'elle voulait. Il sourit de façon sardonique. La nouvelle lui rendrait probablement les coups, s'il essayait ce genre d'approche avec elle. S'il avait jamais vu une amazone pragmatique, c'était bien Anthea Fairfax. Elle donnerait sûrement une bonne leçon ou deux à son nouvel époux, mais au moins, elle ne dédaignerait pas une bonne baise, et c'était tout ce qui comptait dans le cas de Kit.

-**

Chapitre 2 : UN COUP DE CHANCE POUR LE VICOMTE

Saint-Jean-de-Luz, France, mars 1814.

Kit se demandait s'il arriverait à bouger son petit doigt sans périr sur place. Il respirait légèrement, essayant de réprimer son envie de vomir.

Doux Jésus, la soirée d'hier avait surpassé tout ce qu'ils avaient connu auparavant.

Tout avait commencé très innocemment. John Jenkins lui avait amené un visiteur alors qu'il était dans sa tente en train de remplir les tâches administratives militaires qu'il détestait tant. Il avait entendu le profond grondement de cet homme et son cœur s'était rempli de joie.

— Hengist ! s'était-il écrié en bondissant de sa chaise, Hengist Agnew !

Hengist Agnew était un major au Portugal, quand Kit avait débuté son service dans la péninsule, en tant que jeune lieutenant. À ce moment-là, le grand Écossais en avait assez de la guerre, et avec l'aide d'une maîtresse plantureuse, il avait réussi à extorquer une permission à Wellesley.

Hengist s'était rendu à Londres, ignorant que son frère, le vicomte de Morvern, s'était marié le jour de son arrivée. La nouvelle épouse de son frère était Marguerite Ross, veuve de feu William Alexander, un des plus riches armateurs d'Angleterre.

La jeune femme ne s'était jamais doutée que Lord Philip Morvern ne serait jamais disposé à coucher avec sa nouvelle épouse, car ses appétits sexuels penchaient plutôt pour les plus beaux spécimens de son propre sexe.

Hengist, reconnaissant la nouvelle Lady Morvern qui n'était autre que son amour de jeunesse d'Édimbourg, du

temps où il était un enseigne, avait pris les choses en main, y compris la dame.

L'époux aristocrate de Marguerite était mort prématurément dans une prison de Londres après avoir été soupçonné de pratiquer la sodomie avec l'un de ses valets de pied. Le scandale avait secoué Albion du haut des falaises de Douvres jusqu'aux Hébrides du Nord, et la meilleure option pour Marguerite, qui avait donné naissance à un fils au Portugal, était d'épouser le frère de son précédent mari. Tout le monde devinait bien que Hengist était le père du premier-né de Marguerite.

Hengist et Marguerite avaient décidé de vivre au Portugal en attendant que le scandale se fût estompé. Las de défendre le Portugal, alors que toute l'action s'était déportée en Espagne, Hengist avait fini par troquer son uniforme de bataille contre le riche costume d'armateur.

Il était toutefois toujours au service de l'armée, organisant l'arrivée en temps opportun de cargaisons de nourriture, d'armes et de soldats.

Pendant des jours, l'approvisionnement en nourriture avait été épouvantable à Saint-Jean-de-Luz. L'armée s'était rassemblée au port basque sans victuailles dignes de ce nom, mais voilà que Hengist arrivait avec trois de ses navires chargés de viande séchée, de miel, de thé, de café, ainsi que de ce truc nocif que les Français appelaient Pinot et que Hengist avait fait monter à bord sur une île nommée l'Île d'Oléron.

Hengist s'était joint aux festivités du soir en apportant des caisses pleines de bouteilles de Pinot. Un dîner somptueux et une orgie de liqueurs s'en étaient suivis. Même Wellington s'était joint à eux pour la soirée et avait fait honneur aux breuvages capiteux.

Kit ne se souvenait guère du moment où les femmes étaient arrivées, impatientes de goûter au cognac et au vin français et de se faire un peu d'argent sur le côté. La dernière chose dont il avait souvenance était une main avide faisant son chemin dans sa culotte, mais il était incapable de se rappeler s'il avait donné suite aux admonitions sexuelles de la femme.

Maintenant, même si sa tête résonnait comme un tambour, il espérait ardemment ne pas avoir succombé à l'empressement de cette femme. Il avait assurément été trop ivre pour sortir son préservatif, sa seule protection contre une bonne chaude-pisse ou une bonne vérole.

Il jura intérieurement.

Le rabat de sa tente s'ouvrit, laissant entrer un vif rayon de lumière qui le fit grimacer. Une grande ombre se pencha sur lui.

— Ah ! dit Hengist en riant, l'armée n'est plus ce elle était. Allez, je vous ai apporté du café.

Il déposa une tasse en étain sur le secrétaire de Kit et s'assit sur la chaise pliante qui craqua en signe de protestation en accueillant le poids imposant de Hengist.

Kit ferma fortement les yeux avant de tenter de se lever.

— Doux Jésus, Hengist, marmonna-t-il, c'est tout aussi bien que le vieux Boney ne sache pas qu'il pourrait nous battre aisément avec le truc que vous nous avez servi là. Nous serions aux fers et prisonniers de l'Empire français à l'heure qu'il est.

Hengist fit retentir son rire une fois de plus. Il souffla ostensiblement sur sa propre tasse de café.

— Je suis venu voir comment vous alliez. J'aimerais partir à la marée de cet après-midi. Cherie vous fait toutes ses

amitiés et j'ai hâte d'aller la retrouver pour prendre ma part d'amour.

Kit hocha prudemment la tête en prenant son breuvage. Hengist avait eu de la chance de s'emparer de la riche veuve, après le suicide de son frère qu'ils avaient eux-mêmes organisé.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il d'une voix rauque.

Hengist s'installa confortablement sur la chaise.

— Nous avons eu un autre garçon l'année dernière.

Il fronça les sourcils.

— J'avais juré que ce serait notre dernier. Elle ne s'était pas sentie au mieux avec ce petit bout-là. Trois garçons, c'est plus que suffisant, je dirais. Mais elle a un autre petit pain dans son joli four.

Kit eu un sourire pincé.

— Quatre enfants, ça me semble bien assez. Je me demande comment vous tenez le coup.

Le cri amusé de Hengist fit tressaillir Kit.

— Je n'échangerais pas ma vie contre la vôtre ! proclama Hengist, mon Dieu, Kit, la femme qui était toute collée à vous hier soir était sale et sentait terriblement mauvais, ne l'aviez-vous pas remarqué ? J'ai dû user de toute ma force pour la détacher de vous et vous ramener à votre tente ! Je croyais que vous aviez meilleur goût que ça en ce qui concerne les femmes.

— Oh bon sang, Hengist ! Mêlez-vous de ce qui vous regarde, voulez-vous ? rétorqua Kit un peu fâché.

Il fronça les sourcils.

— C'est donc ainsi que je suis revenu à ma tente ! Et ça vous a plu de m'avoir fait rater une chance de baiser à l'œil ?

Il prit son café qui était encore savoureux et brûlant.

Hengist haussa les épaules. Il savait très bien qu'il ne devait pas s'attendre à la moindre gratitude de la part de Kit tant qu'il aurait toujours la gueule de bois. En général, les hommes dans cet état n'étaient jamais de compagnie agréable.

— Quel âge avez-vous maintenant, Kit, trente-cinq, trente-six ?

Kit fit la grimace.

— Trente-quatre et toujours aussi fringant, cher ami ! Ce truc que vous nous avez apporté a dû me faire vieillir en un seul jour si vous me croyez plus âgé.

Hengist mit une jambe musclée sur son genou nu. Il portait le kilt de bataille court qu'il préférait habituellement. En tant que vrai Écossais, cela ne le dérangeait pas de porter le kilt, mais il n'aimait pas ceux qui étaient plus longs et plus contraignants.

— J'ai épousé Cherie alors que j'allais avoir trente ans, grommela-t-il, et franchement, j'en avais tellement marre de l'armée à l'époque que j'étais content de pouvoir m'évader à Londres, où je l'ai trouvée.

Kit haussa les épaules avec indifférence.

— J'ai été marié une fois et je ne crois pas devoir renouveler l'expérience.

Hengist hocha la tête.

— Vous aviez de toute évidence épousé la mauvaise femme, Kit, que Dieu ait son âme. Elle affectait une délicatesse qu'elle ne possédait pas et tenait les cordons de la bourse de son père au-dessus de votre tête, dès qu'elle soupçonnait un faux pas de votre part. Elle était manifestement trop égocentrique pour se soucier de votre bien-être. Suivez mon conseil et trouvez-vous une femme avec des poches bien remplies. Couchez avec elle chaque

jour durant une année et votre pouponnière sera remplie de votre progéniture en un rien de temps, et ensuite, nous en reparlerons. Vous vous faites trop vieux pour les putes bon marché et les sales parasites. Si vous continuez à ce rythme-là, vous finirez un jour par attraper la vérole et ce sera une belle vie gâchée.

— Comment savez-vous que je ne suis pas déjà touché par le Lion Noir ? demanda Kit à Hengist avec colère.

Hengist s'adossa à nouveau à sa chaise.

— Je le sais car j'ai vérifié, cher ami, la nuit dernière. J'ai dû vous remettre votre culotte avant de vous porter jusqu'ici.

— Vous m'avez porté jusqu'ici ? demanda Kit, impressionné.

Avec son mètre quatre-vingt-dix-neuf, il n'avait rien d'un petit homme.

Hengist sourit à nouveau.

— J'ai dû vous traîner à un certain moment car vous êtes sacrément lourd, Kit. Mais je vous ai ramené ici, c'est le principal, non ?

Kit se toucha la tête avec précaution, là où la douleur était la plus vive. Il se demandait s'il ne se l'était pas cognée lorsque Hengist l'avait traîné, ce qui expliquerait le violent mal de crâne qui l'accablait toujours.

Lorsque Kit entra en boitillant, sans s'annoncer, dans le petit bureau de Bernard, le secrétaire, ennuyé, le fusilla du regard. Il se targuait d'être un véritable dignitaire de la Couronne d'Angleterre et n'appréciait pas les manières de voyous des officiers de Sa Majesté, qu'ils eussent ou non des titres de noblesse.

Kit n'avait cure du moins qu'honorable Bernard Johnson. L'homme avait emprunté le nom de son défunt cousin afin de se donner plus d'importance, dans le but futile de susciter le respect de ses pairs. Non pas que cela l'eût aidé. Bernard était un fin renard au nez protubérant qui était prêt à tout afin d'arrondir sa bourse, et à l'heure actuelle, tout le monde le savait.

Les yeux de Kit se plissèrent légèrement lorsqu'il se rappela des goûts pervers de Bernard en matière de sexe. Kit l'avait surpris en train de grogner et de gémir dans un coin sombre durant une pendaison qui avait eu lieu au bord de la route, cachant ses caresses évidentes sous sa houppelande. Malheureusement, les pendaisons avaient été très nombreuses durant les dernières semaines de la campagne en France. Wellington n'avait aucune patience avec les pillards et les voleurs, et la pendaison était devenue un événement presque quotidien. C'était une mince consolation que ce Bernard Johnson Smythe fût un des rares à les apprécier pleinement pour satisfaire ses propres besoins pervers.

— Ainsi, vous m'avez enfin trouvé une épouse ? demanda Kit en s'écroulant sur un des solides fauteuils rembourrés de crin de cheval, qui comblaient la petite étude déjà très encombrée.

Bernard acquiesça lentement.

— En effet, il y en a une qui s'est présentée tout récemment. Cela n'a pas été facile vous savez, compte tenu de votre situation. S'il n'y avait pas eu le Marquis...

Kit l'interrompit, impatient.

— Alors qu'avez-vous trouvé ?

Smythe fit un sourire en coin, laissant paraître ses dents, face à l'impatience de Kit.

— Une jeune fille riche, la fille d'un comte. Je crois qu'elle conviendra parfaitement.

— Quelqu'un de ma connaissance ? demanda Kit en examinant ses ongles.

— Je ne crois pas, à moins que vous soyez déjà allé dans le Nord. Elle vient en fait du Yorkshire, n'a jamais fait sa sortie officielle et est une vraie intellectuelle, je dirais. Sa seigneurie, son père, est mort l'an dernier en lui laissant une somme d'argent convenable. Son héritier, le nouveau Comte, n'a pas touché un centime de sa fortune personnelle. Vous feriez mieux d'agir vite en ce qui la concerne. Les chasseurs de fortune ne se sont pas encore rendu compte qu'elle était sur le marché.

Kit se mordilla le pouce pensivement.

— Les chasseurs de fortune, dites-vous ? Allez-vous me dire son nom ?

— Lady Anthea Fairfax, fille du comte de Rotherham, Cyril Fairfax.

— Cyril Fairfax est mort récemment ?

Bernard regarda Kit en cachant mal sa surprise.

— Vous connaissiez Fairfax ?

Kit, légèrement irrité, tapota de la main le bureau de Bernard.

— Bien sûr que je connaissais Fairfax. Tout le monde connaît Fairfax. Il était un corsaire de génie et plus tard, il a fait partie de la flotte de Nelson. Il a dû quitter la Marine il y a sept ans de cela, après le Danemark. Il était marié à une jeune Française qui faisait partie des premiers fugitifs français. Elle essayait de fuir vers les Amériques, mais le navire de Cyril l'a interceptée. Une comtesse française paraît-il. Elle est venue en Angleterre sans un sou vaillant. On dit qu'il l'a épousée pour sa beauté et par amour, une

sorte de coup de foudre, quoi que cela puisse être. On dit qu'il était un sacré veinard.

Bernard Smythe observait Kit.

— Qu'y a-t-il Brondemeire ? Deviendriez-vous romantique ?

Kit serra les mâchoires.

— Non, bien sûr que non, dit-il violemment, ne daignant plus cacher son humeur exécrable.

Bon sang ! On allait lui imposer une horrible intellectuelle et on s'attendait à ce qu'il s'en réjouisse ?

Il se demanda s'il devait donner à Bernard davantage de détails à son sujet et se dit que cela pourrait faciliter son cas important. De toute évidence, Tony s'était adressé à ce gluant parce qu'il avait besoin de lui. Kit savait très bien que Tony était assez malin pour résoudre ses propres problèmes sans l'aide de gens comme Bernard, s'il n'avait pas besoin d'un médiateur. Quoiqu'il en fût, tout ce que Kit pourrait lui raconter était de notoriété publique, aussi bien chez ses amis que chez ses ennemis.

— Ma première épouse, Julia Fortescue, avait reçu l'approbation de ma tante Leticia, Lady Grange. Elle était la Débutante de l'année. Son père était riche et sa mère était la fille ruinée d'un baron. Ma chère épouse n'a pas été assez intelligente pour survivre au climat de Londres. Elle a succombé à une pneumonie parce qu'elle portait toutes ces stupides tenues légères en plein hiver. Je l'ai épousée il y a sept ans, lorsque j'étais en Angleterre, juste avant d'aller à Koge. Je ne suis resté à la maison que trop peu de temps pour pouvoir lui inculquer quelque valeur que ce fût. Elle est morte moins de huit mois après notre mariage. J'ai suivi Wellesley vers la péninsule et y suis depuis trois années consécutives maintenant...

Il se rendit compte qu'il était en train de pérorer devant le détestable Smythe !

— Donc ce sera Lady Anthea Fairfax ?

Il tenta de couvrir rapidement son radotage.

— Et à qui dois-je demander sa main ?

Bernard fouilla dans ses papiers.

— Gilles Blackwood, c'est lui le nouveau comte de Rotherham et le nouveau chef de famille. Notez qu'il a hérité du titre, mais pas de l'argent, seulement du Comté. C'est son cousin. Madame Blackwood était la sœur de Cyril Fairfax. Le nouveau Comte aura besoin d'un pourcentage de la fortune de la jeune fille, étant donné les circonstances, et je présume que vos références sont les meilleures, vu que vous êtes l'héritier d'Andover, etcetera.

Kit acquiesça en se pinçant les lèvres. Lorsque sa tante avait arrangé son union avec Julia Fortescue, les futilités telles que les questions d'argent n'avaient jamais été mentionnées, même s'il en avait eu autant besoin à ce moment-là que maintenant. Sa tante avait désapprouvé le père de Julia, qui n'était à ses yeux qu'un riche marchand de Londres qui voulait faire partie de la haute société londonienne en contractant ce mariage.

Heureusement pour eux, Julia avait été un triomphe pour ses parents, une jolie blonde fragile qui avait séduit la basse aristocratie de Londres. Kit avait été charmé et enchanté qu'elle l'eût choisi, jusqu'à la nuit de noces, bien sûr.

— Dites-moi, Smythe, dit-il lentement, comment se fait-il que cette jeune demoiselle soit tout à coup disponible ? Comme vous l'avez mentionné, sa mère est décédée il y a des années de cela, elle ne porte sûrement plus le deuil depuis longtemps. Y a-t-il anguille sous roche ? Même si

Cyril vient tout juste de mourir, elle devait tout de même être une bonne prise, ne fût-ce que pour sa dot.

Bernard rougit profondément.

— Je me souviens d'avoir entendu des murmures au sujet d'un tout petit scandale, marmonna-t-il, elle a été mariée à un des barons du Yorkshire, un homme qui avait au moins le double de son âge.

Il atteint le comble de la rougeur lorsqu'il poursuivit.

— Il semblerait qu'elle fût veuve le soir même des noces. Rien de bien inquiétant cependant. D'après ce que j'ai compris, sa dot lui a été rendue, et tout s'est passé dans les règles.

Bernard réprima un froncement de sourcils. Il ne lui paraissait pas nécessaire d'informer le major de l'annulation du mariage ni du scandale. Si le frère de Bronde-meire, Anthony, marquis d'An-dover, n'avait eu aucune objection concernant cette fille, qui était-il pour le lui révéler. Il l'aurait volontiers épousée lui-même s'il avait été en possession d'un titre. Son cousin, le comte de Rotherham, avait insisté sur le titre, et Christopher Andover, vicomte de Brondemeire, super héros de guerre et héritier du marquis d'Andover, avait à peine comblé les attentes de ce comte ambitieux. D'un autre côté, bien peu de ceux qui étaient nantis d'un titre de noblesse n'auraient daigné toucher Anthea Fairfax, même avec une perche de trois mètres, encore moins avec une alliance. Tout le monde suspectait un scandale derrière les vagues qu'elle avait de toute évidence elle-même créées.

Dans un sens, le Vicomte fauché se croirait donc privilégié.

Smythe était convaincu que Brondemeire se rendrait compte de sa chance. Si Anthea Fairfax était une vierge de

dix-huit ans sans tache, elle aurait très certainement pu enjôler un duc royal, étant donné sa fortune et le titre de son père. Il ne pouvait pas être ignorant au point de ne pas se douter que quelque chose clochait chez une fille comme elle. Impossible !

Kit hocha la tête, plongé dans ses pensées. Si cette « chasse-à-la-fiancée » était l'œuvre de son frère – et franchement, son empreinte était partout – tout irait pour le mieux. Tony savait toujours ce qu'il faisait, du moins depuis ces huit dernières années, depuis que leur père avait mis fin à sa vie sans valeur.

Kit se leva. Il était très grand. Sans sa perruque d'officier, ses cheveux blond foncé lui tombaient sur les épaules. Ses yeux d'un brun sombre étaient songeurs.

Bernard se renfrogna. Certaines maudites personnes avaient beaucoup de chance. Kit était un bel homme à trente-quatre ans. Il affichait maintenant la rudesse qui rendait son visage moins angélique. Toutes les femmes qui suivaient l'armée étaient prêtes à aller dans son lit sans y être invitées, et il en était pleinement conscient. À présent, il était sur le point de voir une fortune, dont il avait tant besoin, être déposée à ses pieds en épousant une intellectuelle du Yorkshire que son puissant frère lui offrait sur un plateau. Bien qu'il fût le frère du marquis d'Andover et le vicomte à part entière de Brondemeire, son seul espoir d'avoir de l'argent était d'épouser une héritière. Quoique certains cercles de la société réprouvassent les mariages d'argent, Kit Brondemeire ne rechignait pas à l'idée d'acquérir de l'or souillé.

— Elle a deux sœurs, vous savez, aussi riches qu'elle. On dit qu'une d'entre elles était fiancée à un capitaine qui a

trouvé la mort au Portugal, mais elle n'a absolument aucune attache maintenant.

Kit secoua la tête.

— Je peux tout aussi bien choisir la plus âgée. Je ne voudrais pas perdre cette chance, au cas où ils n'autoriseraient pas les plus jeunes à se marier en premier. Réflexion faite, quel âge a-t-elle ?

Bernard réprima un sourire.

— Vingt-six ans, je dirais. Un peu vieille, vous ne trouvez pas ?

Kit haussa les épaules. Qu'en avait-il à faire ? Vingt-six alors qu'il en avait trente-quatre, cela lui semblait tout à fait correct. Il détesterait devoir épouser une autre débutante minaudière qui se transformerait en sorcière acariâtre après leur nuit de noces. Rien que l'idée de devoir coucher avec une autre Julia Fortescue lui donnait la chair de poule.

Bernard farfouilla dans ses papiers.

— Bon, nous allons préparer une procuration. Je rédigerai la demande en mariage et vous reviendrez pour la signer. Tout ça est d'une grande simplicité, Major.

Le visage de Kit afficha enfin un grand sourire.

— Je savais que je pouvais compter sur vous, Bernard. Donnez-moi la date de la procuration. J'aimerais beaucoup savoir quand je pourrai changer mon statut actuel de veuf et devenir à nouveau un homme marié.

Bernard lui jeta un regard consterné.

— Vous n'avez donc pas l'intention d'être ici afin que les procurations soient signées le même jour ?

— Oh mon Dieu, grommela Kit avec impatience, pour l'amour du ciel, qui pourrait le savoir ? Je dois rejoindre Wellington d'un jour à l'autre, maintenant que je suis remis de mes blessures. Je reviendrai demain et signerai vos

maudits papiers ici. Vous chercherez des témoins, peu
m'importe qui. Vous apposerez les dates que vous suggérera
B